

## Le harem sultanien en mouvement, une autre vision du féminin dans l'histoire du Maghreb

Manon Rousselle

Le 18 avril 2019, s'est tenue la conférence de Jocelyne Dakhliya, historienne et anthropologue, directrice d'études au Centre de recherche historique (CRS-EHESS), en partenariat avec la Faculté de Lettres et de sciences humaines de l'Université de Sousse, sur « Le harem sultanien en mouvement : logiques d'État et mobilités féminines au Maghreb (XVI<sup>e</sup> – XVIII<sup>e</sup> siècle) ». Travaillant depuis de nombreuses années sur le harem sultanien, en particulier au Maroc, elle donne une autre vision du harem et du féminin, mettant à jour une réalité en mouvement, loin de la vision close, érotisée et stéréotypée habituelle.

\*\*\*

On April the 18<sup>th</sup> 2019, the conference of Jocelyne Dakhliya has been held, in partnership with the Faculty of Letters and Social Sciences of Sousse. She is an Historian and Anthropologist and director of studies at the History Research Center (CRS-EHESS). Her intervention was about « the Sultanian Harem in movement: logic of the State and mobilities of women in the Maghreb region (16<sup>th</sup>-18<sup>th</sup> century) ». Working for many years on the Sultanian Harem – especially in Morocco – she highlights another vision of the Harem and the women through the reality in movement, far away from the closed, erotic and stereotype usual vision.

\*\*\*

في 18 أبريل 2019، عقد مؤتمر جوسلين داخليية، مؤرخة وعالمة أنثروبولوجيا ومديرة الدراسات في مركز البحوث التاريخية (CRS-EHESS) بالشراكة مع كلية الآداب والعلوم الإنسانية بجامعة سوسة حول « الحريم السلطاني في وضع حركي : منطق الدولة وتنقل الإناث في المغرب الكبير (القرن السادس عشر – الثامن عشر) ». عملت الباحثة لسنوات عديدة على موضوع الحريم السلطاني – وخاصة في المغرب – وهي تقدم رؤية أخرى للحريم والأنثوية، محدثة نظرة واقعية لتطور الحركة بعيدًا عن الرؤية المعتادة والمثيرة والنمطية المعتادة.

### Déconstruction de l'image traditionnelle du harem

L'historiographie laisse apparaître deux visions du harem : d'un côté, une hyper sexualisation, de l'autre, une vision plus austère, révélant des règles dures, voire très contraignantes, une école du Palais, avec des femmes rivales, une surveillance extrême qui oublie la sexualité. C'est d'ailleurs dans cette lignée que Leslie Peirce<sup>1</sup> en vient à parler de reproduction et non plus de sexualité, donnant alors une vision très différente du harem, centrée sur les intrigues politiques, vecteur d'une certaine instabilité politique, récurrentes et constitutives des sociétés islamiques. Jocelyne Dakhliya souhaite rompre avec cette

approche trop facile du harem, pourtant récurrente, aussi bien dans l'historiographie occidentale et orientaliste, que dans la littérature islamique. Elle tend à l'assimiler à une école, un couvent, ou un bordel, en fonction du caractère corrompu de l'État que souhaite mettre en avant l'auteur. Dans les deux cas, cette approche traditionnelle se fonde sur la notion d'espace clos du harem, mettant au premier plan l'idée d'enfermement, de femmes voilées et cachées et donc, d'une horizontalité de l'espace hiérarchique du palais.



© ancient-origins.net/

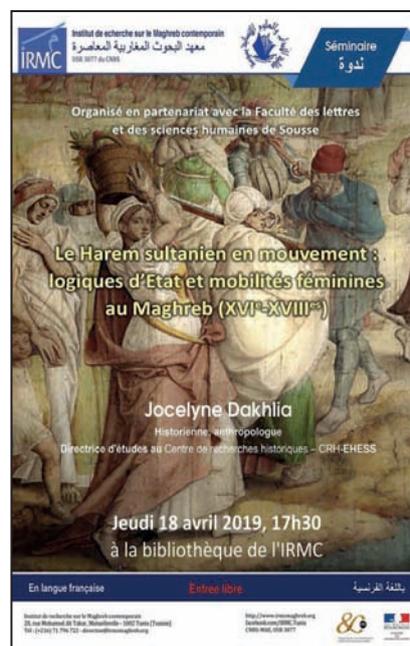
Cherchant à interroger cette notion, les travaux de Jocelyne Dakhliya font état de deux épisodes historiques significatifs : le décès d'une des femmes du Sultan Mouley Ismail lors de sa fuite de Marrakech vers les montagnes (XVII<sup>e</sup> s.)<sup>2</sup> et la fuite par la mer de Mouley Zibel (XVII<sup>e</sup> s.) embarquant avec lui toute sa bibliothèque et ses deux cents femmes. *A priori*

anecdотiques, ces événements permettent de s'interroger sur l'importance politique des femmes et leur présence au cœur même des combats et, de fait, de reconfigurer le genre dans la sphère politique. Pour l'historienne, ce type de circulation n'est pas accidentel : il est structurel. De fait, il montre que le pouvoir au Maghreb s'inscrit dans une tradition de grande mobilité et d'itinérance. L'historiographie récente en réévalue le caractère polycentrique. Le Maroc est l'exemple même d'une pluralité de capitales, jusqu'à une période très récente. Non seulement un sultan peut avoir plusieurs capitales, et donc plusieurs harem, mais un fils, un oncle, un neveu voire un rival peuvent se constituer un fief et gouverner la région avec une stature royale. À ces contre-pouvoirs s'ajoutent aussi les entités politiques alternatives, comme les cités-États plus ou moins indépendantes, les entités confrériques, *etc.* Le pouvoir est objectivement polycentrique au Maghreb. C'est également le cas de l'Empire Ottoman (*cf.* Leslie Peirce). Cela crée une concentration de femmes au palais et donc une floraison de rivalités politiques, contexte dans lequel les femmes deviennent plus actrices que sujettes.

## Le mouvement comme caractéristique de l'exercice du pouvoir au Maghreb

Selon Jocelyne Dakhliya, la conception durable de l'État conquérant au Maghreb découle de la conception même du souverain, à savoir, celle d'un souverain en mouvement. L'instabilité du pouvoir n'est alors ni la conséquence d'une impossibilité de centralisation, ni un échec, mais

une caractéristique structurelle. La centralisation est rendue sciemment impossible car le pouvoir repose sur une compétition permanente pour le trône. Qu'il soit un féroce chef de guerre ou un sultan pieux, le souverain se doit d'être en mouvement. Les femmes suivent ce mouvement, passant d'un centre de pouvoir à un autre, contrairement à la vision de la femme musulmane vivant dans un espace sédentaire, fixe et isolé. L'image du sérail comme un lieu clos et fermé est déconstruite. Les princesses sont aussi mobiles que les princes. Il ne s'agit plus de concevoir la vie de ces princesses hors du temps mais, justement, ancrée dans la vie du Sultanat. C'est un harem hors-les-murs.



Une relation forte existe entre centralisation politique et inflation numérique et symbolique du harem. Cette articulation est d'autant plus visible sous les règnes de Mouley Rachid et Mouley Ismail<sup>3</sup>, en tant que constitutif du processus d'affirmation de la dynastie alaouite au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle.

L'unification territoriale qu'opèrent ces souverains passe aussi par l'expansion du harem. Toute mobilité du Sultan s'accompagne d'un drain de femmes.

C'est une forme d'impérialité inclusive mais aussi symbolique puisque les monarques vont se mettre à « collectionner » de belles femmes, achetées ou reçues en cadeau. À l'exemple de Mouley Yezid à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui, lors d'un séjour à Tripoli épouse, par force, la fille d'un cheikh tribal très puissant. Toute négociation politique s'accompagne d'alliances. L'inflation du harem est consubstantielle au politique lui-même. Les femmes sont happées vers le palais, elles y sont parfois abandonnées quand la conjoncture politique les dessert. Certaines deviennent de simple servantes, avec une existence sédentaire, sans que l'on sache dans quelles proportions.

## Les femmes en extérieur, au cœur du pouvoir

L'historienne souligne le fort engagement physique de ces femmes. Lors des déplacements royaux qu'elles accompagnent, elles vivent sous la tente, souvent luxueuse, mais dans des conditions matérielles qui restent difficiles : les réveils sont matinaux, les déplacements se font à dos de mules ou de chevaux, pendant la nuit ou avant l'aube, la caravane des femmes précédant l'escorte masculine pour échapper aux regards. À l'époque moderne, les déplacements se font communément sous des litières pour être à l'abri des regards, ce qui n'est ni plus sécuritaire ni plus confortable. Mais ces conditions sont encore plus dures pour les autres femmes qui suivent les

armées. Sur certaines images, les femmes tiennent des fusils ou sont au cœur de la bataille, apportant de l'eau ou s'occupant des blessés. Cet aspect genré des combats n'a jamais été pris en compte jusqu'à présent.

Sans aller jusqu'à affirmer qu'il y a eu des corps d'armées féminins comme chez les Mogols, tout laisse à penser que les sultans alaouites étaient gardés, la nuit, par des femmes, dont certaines sont représentées avec des lances. Un récit anglais fait d'ailleurs mention d'une reine qui aurait obtenu le ralliement de certaines tribus marocaines et qui, lance à la main, aurait affronté Mouley Ismail lors d'une joute à cheval. Cette femme, communément identifiée par les historiens comme Lalla Khnata, exerça une forme de régence après la mort du sultan, pendant laquelle elle œuvra à gagner des soutiens pour son fils. Une fois son fils au pouvoir, elle part en pèlerinage pour sa propre sécurité. À sa destitution, elle est torturée et fuit chez sa fille, emportant avec elle une grande partie des réserves de poudre à canon. Femme de pouvoir à la vie rocambolesque, elle est une figure du pouvoir incontournable, incarnant parfaitement cette femme à l'extérieur du palais, à cheval, arme à la main.

La relation organique entre les femmes et le pouvoir se retrouve aussi dans les unions. Lorsqu'une famille souhaite prêter allégeance, elle offre une fille en mariage/concubinage. C'est aussi une manière d'avoir quelqu'un en haut lieu, proche du pouvoir, avec un rang plus ou moins important. Jocelyne Dakhlija parle alors de « députation » de chaque grande famille ou tribu auprès du souverain. C'est un véritable principe de représentation. Inversement, quand

le sultan se déplace, il emmène ses femmes originaires de la région. Dans le cadre de visites familiales, elles ont en charge de défendre au mieux les intérêts du souverain auprès de la population locale. Les contacts passent par les femmes. La même logique s'applique aux fils donnés pour servir d'otages de cour ou de serviteurs, ou pour certaines captives chrétiennes.

Dans la société maghrébine, une famille ou une femme seule peut éduquer une esclave qui deviendra ensuite femme de sultan ou de gouvernant et ainsi organiser une relation de clientélisme. On voit aussi l'effet inverse, où le sultan confie l'éducation d'une esclave à une famille, s'assurant ainsi sa fidélité car il a une « espionne » en son sein. Par exemple, l'épisode des esclaves noires de Fès placées auprès de notables a permis une relation, à la fois, de solidarité et de surveillance. Ce flux constant de redistribution de femmes interdit de voir le palais comme seul lieu de capitalisation des femmes. Ces femmes sont des médiatrices, des intermédiaires et conservent leurs entrées au palais. Il y a une dissémination féminine, une dispersion du harem. *A contrario*, l'historienne relève que les sœurs et filles des sultans sont plutôt dans une dynamique sociale descendante.

---

## Sortir des visions culturelles stéréotypées

---

Le palais n'est pas un espace clos mais un espace très poreux. Bien sûr, les femmes les plus importantes sont voilées pour être dissimulées au regard, on ne peut parler aux reines qu'à travers une porte, par l'intermédiaire d'intendants juifs. Cependant, certaines ne sont pas voilées et

peuvent circuler à leur guise. Elles ont le droit de sortir, même si alors, s'impose un protocole très strict comme détourner le regard ou se mettre à plat ventre pour ne pas les voir. On garde à l'esprit l'image de la princesse Fatma, seule sur sa monture, avec mille cavaliers, se rendant de Marrakech à Fès, visitant des lieux de culte, sillonnant toute la région et recevant des délégations régionales. C'est un moment de consolidation du pouvoir, par le biais de la princesse.

Jocelyne Dakhlija s'interroge sur le contexte plus général des circulations féminines, les mobilités plus ordinaires, plus anonymes. C'est donc bien l'ensemble des femmes qu'il faut, selon elle, replacer dans des dynamiques plus mobiles. Les études et la littérature héroïsent « la femme européenne », intrépide, minimisant ainsi les mouvements de « la femme musulmane », cependant très mobile, ne serait-ce que par l'esclavage. C'est une mobilité trans-classe, c'est-à-dire une mobilité géographique mais également sociale, propre au monde musulman. Il est difficile de définir une classe sociale féminine plus protégée qu'une autre. Cette vie dans le mouvement dément aussi le schéma des intrigues du palais, car si intrigues il y a, elles se font dans l'articulation du mouvement, et c'est alors une fonction reconnue comme telle.

1. PEIRCE LESLIE P., 1993, *The Imperial Harem: Women and Sovereignty in the Ottoman Empire*, Londres, Oxford University Press.

2. Cet épisode est relaté par Germain Mouette, français resté captif onze ans dans le sultanat marocain, dans son récit *Relation de captivité au Maroc*, 1683.

3. On prête à Mouley Ismail près de 8 000 femmes et plus de 1 200 enfants.